

INTRODUCTION À LA GÉOHISTOIRE

CHRISTIAN GRATALOUP

ARMAND COLIN

BAUDELLE Guy, *Géographie du peuplement*, 2004.
 BÉGUIN Michèle et PUMAIN Denise, *La représentation des données géographiques. Statistique et cartographie*, 2010, 3^e éd.
 CIATTONI Annette et VEYRET Yvette (dir.), *Les fondamentaux de la géographie*, 2013, 3^e éd.
 DAVID Olivier, *La population mondiale. Répartition, dynamique et mobilité*, 2011, 2^e éd.
 DI MÉO Guy, *Introduction à la géographie sociale*, 2014.
 GŒURY David, SIERRA Philippe, *Lire les territoires*, 2015.
 GODARD Alain et TABEAUD Martine, *Les climats*, 2009, 4^e éd.
 LOUCHET André, *Les océans. Bilan et perspectives*, 2013.
 LOUISET Odette, *Introduction à la ville*, 2011.
 PITTE Jean-Robert, *La France*, 2009, 3^e éd.
 PUMAIN Denise et SAINT-JULIEN Thérèse, *Analyse spatiale. Les interactions*, 2010, 2^e éd.
 PUMAIN Denise et SAINT-JULIEN Thérèse, *Analyse spatiale. Les localisations*, 2010, 2^e éd.
 VEYRET Yvette et CIATTONI Annette, *Géo-environnement*, 2011, 2^e éd.
 VEYRET Yvette, *La France. Milieux physiques et environnement*, 2000.

Illustration de couverture : © Malgorzata Kistryn

Conception de la couverture : Hokus Pokus créations

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, 2015

Armand Colin est une marque de

Dunod Éditeur, 5 rue Laromiguière, 75005 Paris

ISBN : 978-2-200-27910-3

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SOMMAIRE

Introduction générale	 7
INTERACTIONS : TERRITOIRE, MILIEU, ESPACE	 13
1 Territoire : les sociétés entre deux distances et entre deux rythmes	 17
1. L'extrême diversité des sociétés 18	
2. Première explication de la diversification historique : la mobilité de l'espèce humaine (Distance 1) 23	
3. Seconde explication de la diversification historique : la nécessaire proximité (Distance 2) 26	
4. Contradiction entre diffusion et nécessité de proximité : la fabrique des territoires 28	
5. Deux temporalités, deux distances : un écoumène 31	
2 Milieu : l'impossible déterminisme environnemental	 33
1. La barrière et l'axe 34	
1.1. La mer sépare et relie 34	
1.2. Le désert, comme la mer 40	
1.3. La montagne : rarement une barrière 43	
1.4. Les cours d'eau, frontières marginales ; les vallées, vrais axes 45	
1.5. La forêt vrai rempart, mais effaçable 46	
2. Milieu et territoire 47	
2.1. Diversité des dotations 47	
2.2. Terre, terrain, territoire 51	
2.3. La question zonale 55	
3. Conclusion : écoumène et système-Terre 57	
3 Espace : l'horizon du temps social	 59
1. Des systèmes spatiaux historiques 60	
1.1. Arrêts sur image 60	
1.2. Analyse spatiale et historicité 64	
2. Espace et milieu 66	
3. Espace et territoire : des historicités différentielles 73	
Conclusion : des temporalités situées	 75

ÉCHELLES : SITUATIONS, MOMENTS

|79

4| Le jeu des positions relatives

|83

1. La distance a une histoire |83
 - 1.1. La complexification des moyens de communication |83
 - 1.2. Au-delà de l'horizon : les connaissances géographiques |87
2. Le puzzle et le réseau |88
 - 2.1. Plus loin que loin |89
 - 2.2. Le syndrome de Bolivar |93
3. Le couple centre/périphérie |97
 - 3.1. Les auréoles du temps |98
 - 3.2. Distance et contradiction :
le modèle centre/périphérie *stricto sensu* |100

5| L'usage inégal de la terre

|103

1. Le front pionnier, accès aux ressources par diffusion |104
 - 1.1. Brûlis et front pionnier |105
 - 1.2. Création de la périphérie dominée |106
 - 1.3. Inversion de densité |112
2. La terre à l'échelle du monde : l'exploitation des différences zonales |113
 - 2.1. Genèse des périphéries tropicales |113
 - 2.2. La péjoration de la zone intertropicale : un moment historique |115
3. Sociétés à racines et sociétés à pattes : l'invention du nomade |116
 - 3.1. L'animal versus le végétal |117
 - 3.2. La spécialisation caravanière, une spécificité des échanges
de l'ancien monde |120

6| Un écoumène frappe d'immanences

|125

1. Échelle(s) : du bi au multiscalaire |126
2. Un cas trop particulier : l'État-nation monoscalaire |130
 - 2.1. Espace choroplète et quasi-éternité |130
 - 2.2. La forme la plus pure du biscalaire |133
 - 2.3. Un type idéal jamais réalisé |135
3. Deux formes opposées de régimes scalaires :
l'empire et le monde polycentrique |137
 - 3.1. L'empire et le polyterritoire |137
 - 3.2. Géographie des échelles (dans l'ancien monde) |144
 - 3.3. Brève géohistoire de l'échelle urbaine |147

Conclusion : une géographie de l'histoire sans aléa

|153

PRINCIPES GÉOHISTORIQUES	 155
7 La possibilité de scénarios	 159
1. Tentation et risque du modèle 160	
2. Assumer ses domaines de validité 162	
3. Un exemple de question comparative : où est le chef-lieu ? 167	
4. Un exemple de principe géohistorique : Constantinople 175	
8 Des situations historiques récurrentes	 179
1. Des histoires opposées parce que connectées 181	
2. Géographie de l'événementiel 182	
3. L'angle protégé 187	
4. Basculement des centralités et des périphéries 190	
5. Valse de la terre et de la mer 192	
9 Échelle et identités	 199
1. Territoires intra-sociaux et espace inter-social 200	
2. Logiques spatiales et résistance territoriale 202	
3. Des « romans territoriaux » négateurs des niveaux plus vastes 205	
4. Des pensées encadrées par des visions du monde situées 208	
Conclusion : ne pas avoir peur des grandes questions	 211
Conclusion générale	 213
Glossaire	 217
Liste des figures	 222
Bibliographie	 223

INTRODUCTION GÉNÉRALE

En France, et dans très peu d'autres pays comme le Japon, l'histoire et la géographie forment à l'école un couple. Pour qui a fait ses études dans le système scolaire français, cette association passe pour une évidence et la surprise est souvent grande de s'apercevoir qu'il n'en va pas partout de même. Le rôle central du territoire dans la reproduction de l'identité française explique cette association. En retour, celle-ci n'est pas sans effets épistémologiques sur les deux champs scientifiques que sont l'histoire et la géographie. On pourrait rapidement penser qu'en France, plus que dans d'autres pays, la fécondation réciproque entre les deux disciplines universitaires est logiquement plus riche et diversifiée. Ce n'est pas si simple.

Lorsque, au début de la III^e République, se sont cristallisées les disciplines scolaires, la géographie a été rattachée à l'histoire, ce choix n'a pas fait outre mesure débat. Il existait bien une tradition considérant la géographie comme « l'œil de l'histoire » et l'instituant comme l'une de ses principales sciences annexes. Situer les événements historiques, les batailles en particulier, connaître les configurations géopolitiques anciennes, ne seraient-ce que celles de l'Empire romain, était la fonction d'une géographie historique qui était la seule participation de la géographie à la formation des jeunes Français. La seule chaire de géographie qui existait à la Sorbonne, jusqu'en 1898, était celle de géographie historique.

La mise en place d'un enseignement géographique à l'école, élémentaire comme secondaire, donc la nécessité d'initier les institu-

teurs et celle de donner aux professeurs d'histoire-géographie une double formation, provoquent, à la fin du XIX^e siècle, l'émergence d'une discipline universitaire géographique qu'ont dû fréquenter tous les étudiants en histoire. Ce fut le cadre social de « l'École française de géographie » dont la figure tutélaire a été Paul Vidal de la Blache. Historien de formation, il contribua fortement à l'induration du couple histoire-géographie en France. L'enseignement qu'il prodigua à l'École normale supérieure marqua non seulement nombre des futurs grands géographes français de la première moitié du XX^e siècle, mais aussi d'importants historiens.

Rien d'étonnant que l'influence de la géographie vidalienne ait été forte dans les recompositions du champ historiographique des années 1920. L'école des *Annales* doit beaucoup à la géographie vidalienne. De fait, l'influence de la géographie est nettement perceptible chez Lucien Febvre et, plus encore, Marc Bloch. Mais c'est surtout la deuxième génération des *Annales* qui déploie largement une science historique toute imprégnée de géographie. Le rôle central est alors tenu par Fernand Braudel : c'est lui qui invente l'expression de *géohistoire*^{*1}, pour désigner cette démarche historique qui donne la première place à la contextualisation géographique, démarche qu'il déploie dans *La Méditerranée à l'époque de Philippe II* (1949).

Pourtant, la fécondation croisée n'a pas été si riche qu'on pourrait le croire. L'institutionnalisation scolaire du couple est même à l'origine de la marginalisation de la géographie historique en France. Alors qu'elle avait été la seule forme universitaire de la géographie jusqu'à la fin du XIX^e siècle, elle disparaît rapidement devant la montée en puissance de l'école vidalienne. Les *Annales de géographie*, la revue fondée par Vidal en 1891, comportaient encore près de 50 % d'articles de géographie historique lors de leurs dix premières années d'exis-

1. Les expressions suivies d'un astérisque sont définies dans le glossaire. L'astérisque n'est mis que lors de la première apparition de l'expression dans le texte.

tence. Ensuite, ils disparaissent et ce sont les textes de géomorphologie qui se taillent la part du lion. En effet, la géographie fait figure de nouvelle venue dans le paysage universitaire de la III^e République, donc d'une discipline en quête de légitimité. Le choix de l'association avec l'histoire la situe dans les facultés des Lettres. Paradoxe qui n'est qu'apparent, c'est en mettant l'accent sur la géographie physique que la discipline a pu manifester son sérieux. En même temps, la proximité avec l'histoire aboutissait à un partage de territoire assez simple : à l'une le passé, donc à l'autre le présent. En revanche, dans d'autres organisations nationales du champ des sciences sociales où le métier de professeur d'« histoire-géo » n'existe pas, la géographie historique a beaucoup mieux prospéré au xx^e siècle, c'est particulièrement le cas au Royaume-Uni.

Réciproquement, l'influence géographique sur l'historiographie française restait surtout cantonnée au cadre naturel, à ce qu'il est convenu d'appeler dans le langage courant, les « conditions géographiques ». L'ouvrage de Lucien Febvre, *La Terre et l'évolution humaine* (1922), reconnaissait l'importance de son apport tout en lui assignant ce rôle essentiellement auxiliaire. On ne s'éloigne pas tant que cela du traditionnel « tableau géographique », préambule au récit historique. L'ouvrage le plus marquant de Vidal est d'ailleurs le *Tableau de la géographie de la France* (1903), volume d'ouverture de la grande histoire de France dirigée par Ernest Lavisse.

Par ailleurs, des décalages chronologiques se creusaient entre les problématiques. Les historiens maîtrisaient la géographie de l'époque de leur formation, pas celle contemporaine de leurs recherches : désynchronisations assez courantes entre champs intellectuels autonomes, mais qui devint dans la seconde moitié du xx^e siècle un facteur de malentendus et le reste largement. Le décalage est particulièrement visible chez Braudel, du fait de la durée de son œuvre. En théorisant le plan de sa thèse (1949) sous la forme de la triple temporalité (1958), il assigne le premier niveau temporel, celui du temps le plus long,

quasi immobile pourra-t-on dire, à la géographie. L'économie occupe le second niveau, celui du temps moyen, tandis que le temps court, l'événementiel, reste le domaine du politique. Braudel est ainsi fidèle à Vidal dont la dernière phrase du *Tableau géographique de la France* (1903) manifeste clairement que le géographe ne s'intéresse pas à l'écume du social :

« Des révolutions économiques comme celles qui se déroulent de nos jours, impriment une agitation extraordinaire à l'âme humaine [...]. Mais ce trouble ne doit pas nous dérober le fond des choses. Lorsqu'un coup de vent a brusquement agité la surface d'une eau très claire, tout vacille et se mêle ; mais, au bout d'un moment, l'image du fond se dessine de nouveau. L'étude attentive de ce qui est fixe et permanent dans les conditions géographiques de la France, doit être ou devenir plus que jamais notre guide. »

Mais l'influence braudélienne sur les sciences sociales a surtout été grande dans les années 1960-1980. Or c'est à ce moment, en tout cas en France, que la géographie connut une profonde mutation. En rupture avec la tradition dite, après-coup, classique, s'effacent non sans résistance la prééminence de la géomorphologie, la mise en valeur du travail de terrain où le rural était survalorisé, le refus revendiqué de toute théorisation, au profit d'une mise en avant de la modélisation, de la réflexion systémique, d'un effort théorisé d'insertion dans le champ des sciences sociales. Rares ont été les historiens qui se sont appropriés les outils de la Nouvelle Géographie. Le cas de Bernard Lepetit, le personnage central de la quatrième génération des *Annales* (après celle des pères fondateurs, celle de Braudel et celle de la Nouvelle Histoire), la génération du tournant critique des années 1980, reste exceptionnel. Lepetit, trop tôt décédé en 1996, avait travaillé sur le réseau urbain français avec les outils de la modélisation géographique [1984, 1988].

La divergence des chemins historiographiques et géographiques se traduit en particulier par une opposition d'échelle. La géographie

dite générale a depuis longtemps l'habitude d'analyser des configurations au niveau mondial et le planisphère, sous ses différentes variantes, est une figure familière des ouvrages de géographie. Dès le début des années 1980, les géographes ont pris au sérieux l'étude de l'espace mondial global, le système-Monde* selon l'expression qu'Oliver Dollfus a reprise à Immanuel Wallerstein. En revanche, si l'histoire à l'époque de Braudel et Chaunu n'avait pas peur des vastes fresques, au moins sous la plume de quelques historiens, courant sur des siècles et étreignant continents et océans, de tels niveaux scalaires ont largement disparu à partir des années 1980 au profit du micro. Aujourd'hui, c'est d'ailleurs très net si l'on compare les questions d'histoire et celles de géographie des concours de recrutement des enseignants : alors que « l'Afrique », « l'Europe » ou « la mondialisation » sont, sans plus de restriction, des points de programme de géographie, celles d'histoire dépassent rarement un ou deux millions de km².

Finalement, s'il n'y a pas eu de divorce institutionnel entre histoire et géographie, c'est largement parce que la discipline scolaire existe dans sa logique propre. En revanche, dans l'enseignement supérieur et la recherche, les liens se sont beaucoup relâchés, l'histoire regardant plutôt du côté de l'anthropologie et la géographie du côté de l'économie ou de la sociologie. De ce fait, la formation géographique des historiens peut devenir lacunaire et une approche géographique pour la démarche historique devient nécessaire.

Et pourtant, alors que ce contexte pourrait sembler condamner tout développement de la géohistoire, la démarche ne cesse de prendre de l'importance depuis une vingtaine d'années. Peut en témoigner l'usage de plus en plus fréquent du mot même de géohistoire, que ce soit dans des titres d'ouvrages, des mots-clés d'articles ou des programmes scolaires. Le croisement des perspectives temporelles et spatiales est, en effet, devenu un besoin social depuis une trentaine d'années. Cela témoigne d'un changement à la fois du

fonctionnement du Monde et du regard que nous portons sur lui, ce que nous exprimons par l'expression de mondialisation. On ne peut plus ignorer les autres histoires que celle du seul Occident. On ne peut plus considérer les sociétés* qui n'ont pas eu la même trajectoire historique comme « moins avancées » ou « en voie de développement », c'est-à-dire situées dans un même modèle évolutionniste.

C'est justement parce qu'aujourd'hui les interactions entre sociétés sont devenues si évidentes que les altérités, les différences d'héritages, les traits « de civilisation », sautent aux yeux. Or, ce n'est pas si récent que nous soyons dans un même monde. Bien avant les traites transatlantiques, les routes de la Soie ou des Épices, les caravanes transsahariennes, les navigations polynésiennes, ont à la fois dispersé les hommes et leurs productions, et relié cet archipel de sociétés, mettant donc leurs histoires en interaction. Les divers processus historiques sont difficilement compréhensibles s'ils ne sont pas localisés. Réciproquement, les localisations des sociétés résultent de ces processus historiques. La démarche intellectuelle consistant à mettre en interaction constante l'espace et le temps des sociétés, c'est justement ce qu'on peut appeler géohistoire.

Cependant, si la mondialisation contemporaine incite plutôt à associer la démarche géohistorique avec l'étude de la temporalité du système-Monde, elle ne peut l'y réduire. La géohistoire n'est pas une variante de l'histoire dite globale. Et pour le niveau mondial, comme pour l'ensemble de l'échelle* des sociétés, la contextualisation géographique est nécessaire, certes, mais ne peut en être la seule approche. Au contraire, la question de l'échelle est au cœur de toute réflexion géohistorique. C'est pourquoi la partie centrale de ce manuel a justement « échelle » pour mot clé.

PREMIÈRE PARTIE

INTERACTIONS : TERRITOIRE, MILIEU, ESPACE

On dit souvent que l'histoire s'intéresse aux sociétés dans le *temps*. Cela peut signifier l'étude de sociétés du passé, de configurations sociales révolues, sur lesquelles nous n'avons plus la possibilité d'enquêter directement. C'est mettre l'accent sur les compétences techniques qui permettent de retrouver et de faire parler les traces de ce passé : travail de l'archive, critique des documents, contextualisation des informations... L'histoire des sciences a fait que les fouilles archéologiques, forme sans doute archétypique de l'exhumation des traces du passé, forment un monde à part, mais le mot archéologie pris métaphoriquement a pu signifier plus largement l'historicisation de toute réflexion. La datation est le test fondamental de la démarche, symétrique de la localisation pour le géographe.

Mais le temps n'est pas le passé. Il est, dans la formulation la plus classique, un mode d'existence du réel, l'autre étant l'espace*. En parlant de temporalité des sociétés, on rentre dans la façon dont est tissé le temps social*, articulation de la *reproduction* et du *changement*, simultanément à l'œuvre dans toute société. Nous verrons, dès le premier chapitre, que la reproduction et le territoire ont partie liée, ce qui permet de désigner un être social du même nom à des années, souvent des siècles, parfois des millénaires d'écart. Parler de Chine au II^e millénaire avant notre ère comme au XXI^e siècle, de France au temps de Philippe Auguste comme à celui du général de Gaulle, c'est faire l'hypothèse qu'au-delà des très nombreux changements il y a

quelque chose de permanent. Analyser la reproduction des caractères de ces sociétés d'une génération à l'autre, mettre en évidence les mécanismes sociaux qui assurent la reproduction (langue, rapports de parenté, structures politiques, économiques et sociales...) est une composante essentielle de l'étude de la temporalité des sociétés.

Mais ce n'est que la moitié de ce travail. Car, comme on dit souvent fort justement, toute période est de transition. Les langues française ou chinoise contemporaines, les modalités politiques ou les mœurs qu'elles expriment, sont profondément différentes des langages et des formes sociales d'il y a plusieurs siècles, même si les premières procèdent partiellement des secondes. Comprendre l'articulation de la reproduction et du changement au sein d'une société, c'est travailler au cœur de ce qui fabrique le social, c'est analyser précisément son histoire. On emploie souvent le terme d'historicité* pour nommer ce processus temporel qui fait qu'une société est toujours changeante, qu'on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, selon la célèbre formule prêtée à Héraclite, tout en considérant qu'il s'agit bien aussi du même cours d'eau, désigné par le même nom. Mais une confusion peut découler du fait qu'aujourd'hui, la fortune de l'expression « régime d'historicité » désigne la représentation collective du temps social, la manière dont on articule dans la pensée le passé, le présent et l'avenir. Pour éviter de confondre le processus et sa pensée, on utilisera un terme inhabituel, celui d'*historité**, pour désigner cette dialectique de la reproduction et du changement.

Aucune société n'est hors sol. Bien au contraire, la portion de la surface de la Terre qu'occupe chaque groupe social est partie intégrante de son système global. C'est souvent le même mot qui désigne l'étendue terrestre appropriée et la société elle-même : la France, le Brésil, le Sénégal... Cette dimension terrestre du social est ce qu'on entend par territoire*. Les configurations territoriales concrètes sont aussi diverses que peut l'être le social, mais il n'existe pas de société sans territoire. Le rôle existentiel, ontologique presque, de cette

dimension territoriale pour chaque société, de sa territorialité, est à la base même de toute réflexion géohistorique (chap. 1).

Le territoire, s'il est une représentation collective identitaire, existe d'abord sous forme matérielle. La portion terrestre appropriée par une société a donc une dimension « naturelle » : sol et sous-sol, relief et climat, flore et faune... Cette nature*, même pour les sociétés à très faible empreinte écologique, celles qu'on nommait naguère primitives, est toujours aménagée. Réciproquement, l'espèce humaine s'insère dans une dynamique écologique, une histoire naturelle, pour employer une vieille expression, qui impose également d'envisager la société sous l'angle naturaliste. Le milieu* a longtemps été l'objet central de l'étude géographique. La vieille expression de « conditions géographiques » désigne justement cela : les montagnes et les fleuves, les mers et les vents, qui conditionnent la vie et l'histoire des peuples. Ne pas en tenir compte serait absurde. Y réduire la géographie risque tout autant de rendre opaque la dynamique des sociétés (chap. 2).

Toute société est donc située, au sens fort que donne la géographie au mot situation*. De ce fait, son histoire est située spatialement. Comme sa territorialité est datée, placée dans une dynamique plus globale. Une société est un individu collectif qui n'est pas plus isolée que les personnes humaines ne le sont au sein d'un groupe social. Les histoires relèvent donc, comme tout le social, de l'analyse spatiale, avec des effets de proximité, d'interaction spatiale, et d'éloignement, d'autonomisation des processus (chap. 3). Toute société a, pour partie, l'histoire de ses voisins et même, mais de manière plus médiata, des voisins de ses voisins.

TERRITOIRE : LES SOCIÉTÉS ENTRE DEUX DISTANCES ET ENTRE DEUX RYTHMES

- 1. L'EXTRÊME DIVERSITÉ DES SOCIÉTÉS**
- 2. PREMIÈRE EXPLICATION DE LA DIVERSIFICATION HISTORIQUE : LA MOBILITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE (DISTANCE 1)**
- 3. SECONDE EXPLICATION DE LA DIVERSIFICATION HISTORIQUE : LA NÉCESSAIRE PROXIMITÉ (DISTANCE 2)**
- 4. CONTRADICTION ENTRE DIFFUSION ET NÉCESSITÉ DE PROXIMITÉ : LA FABRIQUE DES TERRITOIRES**
- 5. DEUX TEMPORALITÉS, DEUX DISTANCES : UN ÉCOUMÈNE**

L'humanité est une espèce vivante prématurée et ubiquiste, donc socialement historique et géographique. Ce chapitre s'efforce de justifier cette affirmation. À l'unicité du genre humain s'oppose la très grande variété des formes de sociétés. Cette unité biologique est d'autant plus étonnante que l'espèce est présente partout sur le globe, dans des milieux très différents. L'ubiquité des hommes qui se sont adaptés grâce à des artefacts à la diversité de situations présentes sur la Terre est l'une de leurs particularités.

L'extension de l'écoumène est d'autant plus surprenante que l'espèce humaine peut être qualifiée d'hypersociale : aucune autre espèce vivante n'a développé à un tel degré ce qu'on peut appeler le social. Or cela suppose un très haut degré d'interaction entre les membres d'un groupe ; donc l'éloignement, la distance sont un problème que toutes les sociétés ont eu à gérer. Le rapprochement, compris de bien des manières, des membres d'un groupe, est

indispensable pour permettre la vie en société et cela découle d'abord de contraintes biologiques pour la reproduction de l'espèce.

Dans ce champ de contraintes très particulières, que les êtres humains ne sont pas les seuls à connaître, mais qu'ils sont les seuls à éprouver à un tel degré, la gestion de la distance et de la transmission intergénérationnelle, donc du tissage permanent du lien social, génèrent un mode de vie collective bien particulier parmi les êtres vivants sur Terre. En ce sens, on peut affirmer que seule l'humanité peut faire l'objet d'une réflexion géohistorique.

1. L'EXTRÊME DIVERSITÉ DES SOCIÉTÉS

C'est un fait, il n'y a qu'une seule espèce du genre humain sur Terre. Il y eut bien des variantes du groupe *homo*, mais une seule a survécu et prospéré. L'homme de Florès, qui vivait encore dans l'île indonésienne éponyme il y a 17 000 ans et qui était très différent de nous (taille inférieure à un mètre, capacité crânienne trois fois moindre que la nôtre), a totalement disparu. On fait, on fera encore sans doute des découvertes archéologiques d'autres espèces qui montrent la diversité passée du genre humain. Preuve biologique de l'unité de l'espèce, la totale capacité de reproduction entre deux individus de sexe différents et féconds est une évidence qui s'est imposée depuis longtemps. Ce fut un argument décisif pour prouver le caractère humain des Amérindiens lors de la célèbre Controverse de Valladolid en 1550.

Il faut donc s'étonner de l'extraordinaire variété de formes sociales produite par cette unique humanité. Le musée du Quai Branly en donne un échantillon, qu'on pourrait agrandir à Guimet et... au Louvre, pour en rester aux institutions parisiennes. Variété des mœurs, des structures politiques, des religions, de la vie quotidienne, de la taille des groupes... tout différencie les sociétés les unes des autres à tel point que toutes sont uniques et l'ont été à chaque moment de leurs histoires ; variété telle que les notions que l'on vient d'utiliser (politique, religion)